

Au-delà de l'exil : la critique cynique de Peter Sloterdijk

Jeremy Hamers – Université de Liège

[paru dans : P. Durand & S. Sindaco (dir.), *Le discours « néo-réactionnaire »*, Paris, CNRS Éditions, 2015, p. 347-358.]

Introduction

À l'occasion de la parution à l'été 2014 de l'ouvrage *Die schrecklichen Kinder der Neuzeit*¹ de Peter Sloterdijk, de nombreux critiques littéraires allemands ont crié au scandale. Accusé d'être une nouvelle fois passé du côté obscur d'une pensée réactionnaire², l'auteur confirmerait ainsi le statut que lui avait valu en 1999 « l'affaire Sloterdijk » en Allemagne et en France, lorsque sa critique de l'humanisme l'avait conduit, selon ses détracteurs, à rêver à une nouvelle sélection sous l'égide d'un maître absolu³. L'idée centrale de *Die schrecklichen Kinder der Neuzeit* est simple, son développement ramifié vertigineux d'érudition : la modernité se caractérise par la perte du principe de filiation, de l'héritage, de la tradition. En résulte le chaos. Ses cache-misères : la liberté et le métissage.

Il ne s'agira pas, dans la suite de cet article, de situer la pensée du philosophe sur un échiquier politique ou idéologique qui lui assignerait une place précise, par exemple en fournissant une nouvelle réponse à l'affaire dont il a fait l'objet à la fin des années quatre-vingt-dix, ni de le réhabiliter au tribunal de la réaction. Pas plus que ce texte n'ambitionne de resituer le philosophe dans l'histoire contemporaine allemande animée régulièrement par des réactionnaires et nouveaux réactionnaires, hommes politiques, écrivains, philosophes, etc. Il s'agira, en revanche, de redéfinir les frontières entre « nouveau réactionnaire » et « intellectuel critique » en retournant à l'œuvre de jeunesse de Sloterdijk qui est sans doute aussi son essai le plus célèbre, *Critique de la raison cynique*⁴, publié en amont de la plupart des polémiques et des reproches dont le philosophe vieillissant fait aujourd'hui l'objet.

Au départ de ce retour à l'essai de 1983, un double constat : fossoyeur de la Théorie Critique, Sloterdijk dénonce les travers d'une pensée critique qui enfante, en ses héritiers directs, un « jacobinisme latent⁵ » faisant écho à l'élitisme d'un rapport critique au monde

¹ Titre que l'on peut traduire par « Les enfants terribles de la modernité ». Peter Sloterdijk, *Die schrecklichen Kinder der Neuzeit*, Berlin, Suhrkamp, 2014.

² Voir par exemple la critique particulièrement virulente de Georg Diez : Georg Diez, « Nach ihm die Sintflut », *Spiegel Online*, 2014, URL : <http://www.spiegel.de/kultur/gesellschaft/peter-sloterdijks-neues-buch-die-schrecklichen-kinder-der-neuzeit-a-974984.html>

³ La réponse de Peter Sloterdijk à la lettre sur l'humanisme de Heidegger est une allocution prononcée une première fois en 1997, avant d'être publiée deux ans plus tard aux éditions Suhrkamp. Une traduction française du texte est parue en 2000 aux éditions Mille et une nuits : Peter Sloterdijk, *Regeln für den Menschenpark. Ein Antwortschreiben zu Heideggers Brief über den Humanismus*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp Verlag, 1999 ; Peter Sloterdijk, *Règles pour le parc humain. Une lettre en réponse à la Lettre sur l'Humanisme de Heidegger*, trad. de l'all. : Olivier Mannoni, Paris, Éditions Mille et une nuits, coll. « La petite collection », 2000. Compte tenu des légères variations et adaptations qu'a connues le texte au fil de ses republications, l'auteur s'appuie ici sur la version parue dans la version en ligne de l'hebdomadaire *Die Zeit*, version la plus lue dans le cadre des débats auxquels il est fait référence dans le présent texte. Peter Sloterdijk, « Regeln für den Menschenpark », *Zeit Online*, n°38, 1999, URL : http://www.zeit.de/1999/38/199938.sloterdijk3_.xml

⁴ Peter Sloterdijk, *Critique de la raison cynique*, trad. de l'all. : Hans Hildenbrand, Paris, Christian Bourgeois éditeur, 1987. Première parution allemande : Peter Sloterdijk, *Kritik der zynischen Vernunft*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp Verlag, 1983.

⁵ Peter Sloterdijk, « Die Kritische Theorie ist tot » (« Der offene Brief, Zweiter Teil »), *Zeit Online*, n°37, 1999, URL : http://www.zeit.de/1999/37/199937.sloterdijk_.xml

dont la Théorie Critique des origines n'a pas pu s'affranchir⁶. Pourtant, en première instance, Sloterdijk semble partager à son tour la posture de l'éducateur élitiste issu des Lumières, celle d'un héritier happé aujourd'hui par « la dénonciation », par « l'agitation », et par « une version sociale-libérale de la dictature de la vertu⁷ ». Une contradiction entre pensée et posture se fait jour ici. Pour y répondre, l'hypothèse qui sera défendue dans cet article suggère que, pour Sloterdijk, la seule position critique tenable est celle de la contradiction, assumée « en un bloc », d'un intellectuel critique qui ne peut se soustraire une fois pour toutes à sa position de surplomb. Plus en avant, un retour à sa *Critique de la raison cynique* démontrera que cette posture est, pour le philosophe allemand, la garantie d'une critique qui reste en lien avec le monde.

Brouillages des lignes

Chaque nouvelle parution d'un texte de Peter Sloterdijk déclenche de vifs débats. Qu'ils concernent son usage d'un lexique très connoté en Allemagne (« Selektion⁸ »), ou ses propos jugés xénophobes⁹ ou très néolibéraux (l'État-providence comme repère de « kleptocrates »), les polémiques attisées par le philosophe dans d'incessants courriers croisés entre lui et ses détracteurs¹⁰, semblent toutes lui assigner la résidence d'une pensée archaïque, anti-humaniste et passéiste. Avec la parution récente de *Die schrecklichen Kinder der Neuzeit*, ces escortes polémiques, bien que moins investies par des scientifiques, gagnent en intensité. Car ce n'est plus, désormais, l'articulation de certaines notions au parfum suspect ou de « thèses » socio-économiques réactionnaires qui créent le problème ; mais la relecture d'un des fondements historico-idéologiques mêmes de notre société contemporaine : son accession aux Lumières qui, selon Sloterdijk, ouvre la voie à une société de la « bâtardise ». Le philosophe soutient en effet que depuis la fin de l'organisation féodale de la société qui a abouti à la Renaissance, aux Lumières et enfin à la Révolution Française, notre société est dirigée par un ensemble de « bâtards » qui tentent, par tous les moyens, de « s'émanciper de la dictature des liaisons généalogiques¹¹ ». Depuis que le pouvoir ne découle plus d'un héritage de sang, les dirigeants de notre monde sont tenus à une autolégitimation permanente. Cette autolégitimation est productrice de violence étant donné que le bâtard doit, pour assurer sa survie sociale, donner au peuple l'illusion d'un équilibre sociétal.

Cette pensée de la bâtardise prête le flanc à une critique superficielle qui y déniche aisément tous les élans restaurateurs que cette pensée pourrait susciter. Mais à bien y regarder, elle se fonde également sur une contradiction fondamentale qui souligne l'absolue nécessité

⁶ Peter Sloterdijk, *Critique de la raison cynique*, op. cit., p. 16.

⁷ Peter Sloterdijk, « Die Kritische Theorie ist tot », art. cit.

⁸ Peter Sloterdijk, « Regeln für den Menschenpark », art. cit.

⁹ Voir notamment l'article « Aufbruch der Leistungsträger » paru à la suite du scandale provoqué par l'ancien sénateur berlinois Thilo Sarrazin, qui regrettait le refus manifesté par certaines communautés turques de s'intégrer à l'État allemand et de contribuer à la solidarité publique. Pour le philosophe, les remous provoqués par les déclarations de l'homme politique étaient symptomatiques d'une frilosité idéologique de la sphère publique allemande. Peter Sloterdijk, « Aufbruch der Leistungsträger », *Cicero*, 2009, URL : <http://www.cicero.de/kapital/aufbruch-der-leistungstr%C3%A4ger/40259>

¹⁰ Voir notamment les tirs croisés entre Peter Sloterdijk et Axel Honneth dans les colonnes de l'hebdomadaire *Die Zeit* et du quotidien *Frankfurter Allgemeine Zeitung* : Axel Honneth, « Fataler Tiefsinn aus Karlsruhe : Zum neuesten Schriftentum des Peter Sloterdijk », *Zeit Online*, n°40, 2009, URL : <http://www.zeit.de/2009/40/Sloterdijk-Blasen> ; P. Sloterdijk, « Das elfte Gebot : die progressive Einkommenssteuer », *FAZ.net*, 2009, URL : <http://www.faz.net/aktuell/feuilleton/debatten/sloterdijk-antwortet-das-elfte-gebot-die-progressive-einkommenssteuer-1858539.html> . Ces débats et disputes par courriers et articles et interposés ont fait l'objet de plusieurs études. Pour un commentaire fouillé du débat entre Sloterdijk et Honneth, ainsi que sur les déclarations polémistes de Thilo Sarrazin, voir notamment : Christoph Butterwegge, *Krise und Zukunft des Sozialstaates*, 5^{ème} éd., Wiesbaden, Springer Verlag, 2014, p. 371-386.

¹¹ Peter Sloterdijk synthétise cette pensée dans un entretien filmé produit par le site *Film for People*. URL : http://filmforpeople.eu/Film_IFFR_2014.html

d'une analyse de la place que l'intellectuel critique, en tant que figure problématique, occupe lui-même dans la pensée de Sloterdijk. Car, pour le dire une première fois : Sloterdijk est lui-même un bâtard.

Ce premier élément de résistance à une lecture trop simple de *Die schrecklichen Kinder der Neuzeit* en annonce d'autres. Les textes de Sloterdijk sont en effet traversés par une multitude d'éléments qui résistent au manichéisme idéologique – Sloterdijk comme porte-parole d'un conservatisme préhumaniste *vs* les gardiens de la liberté d'expression – et plus largement à toute assignation politique. Par exemple, si Sloterdijk fait certes le constat que l'ordre des princes et du clergé a été remplacé par un ordre de bâtards, source de tous les problèmes de l'histoire moderne et contemporaine, il identifie aussi, en la personne d'Erasmus notamment, une dette qui est productrice de quelques-unes des plus belles pensées occidentales. De la même façon, sa critique de « l'État-scélérat » (« Schurkenstaat ») et de « l'État kleptocrate » dont il condamne le système de solidarité obligatoire (l'imposition), débouche par ailleurs sur une critique – nettement plus progressiste – de la société contemporaine qui noie son état de crise dans une normalisation forcée de rapports sociaux violents des dominants vers les dominés. Dans son célèbre « Règles pour un parc humain » de 1999, la critique de l'humanisme aboutit encore à une remise en question sévère de l'alphabétisation, haut fait de la modernité humaniste. Cette critique rejoint sur certains points essentiels la pensée d'un autre héritier fameux de la Théorie Critique pourtant *a priori* difficilement réconciliable avec Sloterdijk, Hans Magnus Enzensberger, qui avait déjà dénoncé en 1988 la dynamique colonialiste qui sous-tend l'apprentissage généralisé de l'écriture et de la lecture¹². Or, c'est précisément par le constat ambigu d'une regrettable « archivisation » des textes de l'histoire de la pensée que le philosophe clôture ses célèbres « Règles ».

Ces éléments de résistance aux partages idéologiques simples rapidement évoqués ici sont légion dans toute l'œuvre de Sloterdijk dont la pensée se fonde quasi systématiquement sur un montage de bribes hétérogènes d'histoire des idées qui brouille les partages communs de la pensée politique et qui tue dans l'œuf toute interprétation et assimilation univoques de ses textes¹³. Ces « brouillages » et ambiguïtés devraient empêcher les lecteurs de Sloterdijk d'inférer un système – ou, pire, des mots d'ordre – de ses propos. Ils affectent en outre la position de l'intellectuel critique que l'on pourrait attribuer au penseur tant le rôle même de l'intellectuel est sujet à caution ambiguë dans sa pensée¹⁴. Ces brouillages sont en réalité, telle est l'hypothèse défendue dans ce texte, les conséquences d'une volonté de rester critique « dans le monde », de commenter la société de son temps, contre le retrait que l'on peut attribuer, avec Sloterdijk, au dernier Adorno et plus largement à la critique des Lumières et de l'émancipation héritée de la Théorie critique. Plus précisément, une lecture de quelques passages de la *Critique de la raison cynique* suggérera que si le philosophe est un réactionnaire, il est avant tout le réactionnaire de lui-même. Endossant la posture du bâtard,

¹² Hans Magnus Enzensberger, « Éloge de l'analphabétisme », dans H.M. Enzensberger, *Médiocrité et folie. Recueil de textes épars*, trad. de l'all. P. Gallissaires & R. Simon, Paris, Gallimard, 1991, p. 77. [paru initialement en allemand en 1988 : Hans Magnus Enzensberger, *Mittelmaß und Wahn*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp Verlag, 1988.] Le parallélisme rapidement évoqué ici peut être généralisé, tant certaines positions défendues par Sloterdijk et typiques, pour une part, d'un certain néolibéralisme contemporain français et allemand, trouvent leur première articulation chez plusieurs penseurs de l'École de Francfort et, à leur suite, dans les mouvements d'extrême-gauche allemands des années 1960 et 1970. On songe notamment à la critique de l'État-providence comme organisation paternaliste et bureaucratique de la solidarité forcée.

¹³ Voir à ce sujet l'article très éclairant de Laurent Godmer qui analyse notamment les chemins de traverses méthodologiques de Sloterdijk pour identifier précisément les raisons pour lesquelles son œuvre se dérobe à « l'intégration de cette pensée dans le panthéon des sources théoriques légitimes ». Laurent Godmer, « La science politique face à la pensée de Peter Sloterdijk », *Quaderni*, n° 53, 2003, p. 10.

¹⁴ Peter Sloterdijk, « Regeln für den Menschenpark », *art. cit.*

pourfendeur d'un État qui impose l'imposition (« Zwangssteuerstaat ») alors qu'il en est, durant toute sa carrière d'universitaire le premier bénéficiaire, il incarne littéralement l'intellectuel critique pétri de contradictions et de ressentiments, celui-là même qu'il place au centre de sa pensée de la réaction dans son essai de 1983.

Deux indifférences

Dans son volumineux essai *Critique de la raison cynique*, Sloterdijk dresse le portrait du cynique moderne qu'il oppose à son précurseur antique, le « kunique ». L'auteur constate en effet que la société est passée à l'état d'indifférence généralisée :

« Si c'est le malaise dans la civilisation qui suscite la critique, aucune époque ne serait mieux disposée à la critique que la nôtre. Pourtant jamais l'impulsion critique n'a été plus encline à se laisser étouffer par de vagues humeurs. La tension entre ce qui veut "critiquer" et ce qui serait "à critiquer" est si énorme que notre pensée en devient cent fois morose plutôt que précise. Aucune faculté de penser ne se déplace à la même allure que la problématique. D'où la démission de la critique. Dans le je-m'en-fichisme à l'égard de tous les problèmes, il y a comme un dernier pressentiment : comment serait-ce si on était à la hauteur ? Parce que tout est devenu problématique, tout est aussi quelque part indifférent¹⁵. »

Ce diagnostic d'une indifférence généralisée fait écho à celui d'une « froideur généralisée » posé par Adorno dans sa célèbre conférence *Éduquer après Auschwitz*¹⁶ de 1966, dans laquelle le philosophe interprétait notamment l'indifférence générale dans laquelle s'était déroulé le second procès d'Auschwitz entre 1963 et 1965 comme le symptôme d'un refroidissement généralisé de la société allemande. Mais Sloterdijk fait un pas de plus : si pour Adorno l'indifférence était la conséquence directe d'une éducation des corps, pour Sloterdijk en revanche, elle est une véritable suppression de l'esprit, provoquée pour une part par la Théorie Critique elle-même :

« À mon sens la Théorie Critique a trouvé un moi de la critique, tout provisoire, et une "position" qui lui accordait des perspectives sur une critique réellement radicale – position avec laquelle la théorie traditionnelle de la connaissance ne compte pas. J'aimerais l'appeler l'*a priori* de la douleur. Ce n'est pas le fondement d'une critique élevée et distante qui parviendrait à de grandes vues d'ensemble, mais une attitude d'extrême proximité – une micrologie. Quand les choses nous "tombent sur le dos" d'une manière brûlante, une critique, exprimant cette brûlure, doit naître. Elle n'est pas l'affaire d'une bonne distance, mais celle d'une bonne proximité. Le succès du mot "concernement" grandit sur cette terre ; c'est la semence de la Théorie Critique qui lève aujourd'hui sous de nouvelles formes, [...]. Parce que la souveraineté des cerveaux est toujours une fausse souveraineté, la nouvelle critique s'apprête à descendre de la tête dans le corps tout entier. L'*Aufklärung* veut aller du haut vers le bas – du point de vue de la politique éducative comme du point de vue psychosomatique. Découvrir le corps vivant comme antenne du monde, c'est assurer son fondement réaliste à la connaissance philosophique du monde. Voilà ce qu'avait abordé la Théorie critique, avec hésitation, souvent dans un code esthétique, dissimulé par toutes sortes de délicatesses. [...] Mais la Théorie Critique pose la condition après comme avant "élitiste" d'une sensibilité intacte. Voilà qui caractérise sa force et sa faiblesse ; cela fonde sa vérité et limite son champ d'application. [...] Qui souffre sans s'endurcir comprendra ; qui peut écouter de la musique, regarde, dans des moments de lucidité, de l'autre côté du monde. La certitude que le réel est

¹⁵ Peter Sloterdijk, *Critique de la raison cynique*, op. cit., p. 13-14.

¹⁶ Theodor W. Adorno, « Éduquer après Auschwitz », dans T.W. Adorno, *Modèles critiques*, trad. de l'all. M. Jimenez & E. Kaufholz, Paris, Gallimard, p. 235-251.

écrit dans une écriture de souffrance, de froideur et de dureté, a marqué l'accès au monde de cette philosophie. Elle ne croyait guère à une amélioration, mais elle ne cédait jamais à la tentation de devenir indifférente et de s'habituer à ce qui est. [...] Elle se fait miroir de la méchanceté du monde, de la froideur bourgeoise, du principe de domination, de la combine et du profit qui la motive¹⁷. »

Cette critique, tout à la fois des Lumières et de la pensée d'Adorno, identifie une césure entre la Théorie Critique et la pensée critique à laquelle aspire Sloterdijk. À l'image d'Adorno prônant le retrait du penseur pour éviter de rejoindre le camp des « résignés¹⁸ » c'est-à-dire de voir sa pensée réduite à l'obligation d'une action, la Théorie Critique est, selon Sloterdijk, une pensée du retrait, de la résistance dans l'exil ; au prix d'une « limitation de son champ d'application ». Le philosophe n'en défend pas pour autant un simple « retour aux affaires », une sortie de la retraite, une critique revenue à la réalité et qui saisiserait les problèmes de son temps à bras le corps. Cette critique-là, Sloterdijk la rejette tout autant, constatant par exemple l'émergence de nouveaux critiques, « flibustiers » dit-il, dont le seul rapport au monde se joue sur le mode de la peine perdue¹⁹, de l'oscillation idéologique, une « *Aufklärung* au rabais comme facteur de réussite – attitude au point d'intersection de nouveaux conformismes et d'anciennes ambitions²⁰ » :

« Chez Tucholsky on a déjà pu sentir, “à l'époque”, le vide d'une critique qui veut couvrir de son bruit sa propre désillusion. Cette critique sait que le succès est encore loin d'être efficacité. Elle est brillante, mais c'est peine perdue et on s'en aperçoit. Les cynismes latents des *Aufklärer* actuels se nourrissent de cette expérience devenue presque générale. Pasolini a saupoudré d'un peu de poivre la critique costumée alanguie, en créant, au moins, un costume plausible : celui du corsaire – ce n'est pas un mauvais rêve. Nous ne nous sommes encore guère vus comme cela. Un homosexuel a donné le signal contre l'effémination de la critique. Sauter de tous les côtés, comme Douglas Fairbanks, le sabre dégainé, dans le grément de la culture, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, ballotté de façon imprévisible sur les océans de l'aliénation sociale. On envoie des coups dans tous les sens. Étant amoral, le costume va moralement comme sur mesure. Le flibustier ne peut adopter des points de vue solides puisqu'il chemine entre des lignes de front changeantes. [...] En vérité Pasolini est un vaincu, comme Adorno. [...] Ce sont les grands mutilés de la civilisation qui par de grands efforts trouvent quelque chose de salutaire et continuent à faire tourner la roue de la critique²¹. »

***Aufklärung* et réaction**

Le critique flibustier se caractérise par sa souplesse idéologique. Il change de position au fil des événements mais ne change jamais de posture. Il est inefficace – déjà vaincu – mais

¹⁷ Peter Sloterdijk, *Critique de la raison cynique*, op. cit., p. 15-17.

¹⁸ Theodor W. Adorno, « Résignation », trad. de l'all. N. Gabriel, A. Birnbaum & M. Métayer, *Tumultes*, n°17-18, 2001/2002, p. 173-178

¹⁹ C'est en substance l'échec souligné par Walter Benjamin dans sa critique d'un recueil de poèmes d'Erich Kästner, « Linke Melancholie. Zu Erich Kästners neuem Gedichtbuch ». Benjamin y dénonce la routine d'un poète « de gauche », chez lequel l'ironie, l'auto-désolation et le cynisme ont eu raison de l'efficacité politique et de la qualité subversive de ses textes. Walter Benjamin, « Linke Melancholie. Zu Erich Kästners neuem Gedichtbuch », dans W. Benjamin, *Gesammelte Schriften*, vol. 3, *Kritiken und Rezensionen*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp Verlag, 1980, pp. 279-283. [Le recueil de poèmes qui fait l'objet de la critique de Benjamin dans ce texte est : Erich Kästner, *Ein Mann gibt Auskunft*, Stuttgart, Berlin, Deutsche Verlags-Anstalt, 1930. Le lecteur en trouvera une édition récente dans : Erich Kästner (Harald Hartung éd.), *Zeitgenossen, Haufenweise. Gedichte*, Munich, Vienne, Carl Hanser Verlag, 1998, pour le recueil concerné : p. 117-172.]

²⁰ Peter Sloterdijk, *Critique de la raison cynique*, op. cit., p. 18.

²¹ *Ibid.*, p. 18-19.

ne tient pas compte de cette évidence. C'est en ce sens qu'il peut être considéré comme une première version du cynisme moderne :

« Le malaise dans la civilisation a acquis une nouvelle qualité : il apparaît comme un cynisme diffus et universel. La critique traditionnelle de l'idéologie est désemparée devant lui. Elle ne voit pas où engager, dans la conscience cynique éveillée, le levier de l'*Aufklärung*. Le cynisme moderne se présente comme cet état de conscience qui succède aux idéologies naïves et à leur *Aufklärung*. C'est en lui que l'épuisement éclatant de la critique de l'idéologie trouve sa vraie cause. Elle est restée plus naïve que la conscience qu'elle voulait démasquer ; dans sa sage rationalité, elle ne suivait pas les revirements que faisait la conscience moderne vers un réalisme multiple et rusé²². »

Pour Sloterdijk, les Lumières comme la critique de leur utopie émancipatrice (la Théorie Critique) n'ont pas suivi l'évolution d'une société dans laquelle toute critique est désamorcée par la multiplicité, on pourrait dire par un paysage d'idéologies bigarrées, du réel. Sur ce monde, la critique n'a plus guère d'emprise. Elle ne peut le *saisir*. Le personnage principal de ce monde est le cynisme moderne qui *est* littéralement contradiction, déterminé par une « fausse conscience éclairée²³ » dit encore Sloterdijk, et qui s'abreuve à ce qu'il appelle le « triste sagesse²⁴ ». Pour le dire vite, le cynisme moderne est aujourd'hui un phénomène généralisé à travers le bourgeois moyen qui est « éduqué », qui n'est pas dupe, mais qui par réalisme et soucis d'autoconservation accepte de bonne guère sa désillusion latente :

« À lui-même, son mauvais œil clair ne lui apparaît pas comme un défaut personnel ou comme une marotte amoral dont il devrait répondre personnellement. Instinctivement, il ne comprend plus son mode d'existence comme quelque chose qui a affaire avec "être mauvais", mais comme une participation à une façon de voir collective qui s'est rabaisée au réalisme. C'est la forme universellement répandue chez l'homme éclairé, de veiller à ce qu'il ne soit pas le dindon de la farce²⁵. »

Autrement dit, le cynisme qui était devenu l'arme des maîtres après avoir changé de camp, est aujourd'hui partagé dans un monde où tous les maîtres sont aussi toujours des esclaves :

« Dès que, tant soit peu, la conscience des maîtres se démasque elle-même avec ses cynismes, elle se révèle au contre-pouvoir. Mais qu'arrive-t-il s'il n'y a pas de contre-pouvoir ? Dans des sociétés où il n'y a plus aucune alternative morale effective et où des contre-pouvoirs potentiels sont en grande partie impliqués dans les appareils de pouvoir, il n'y a plus personne pour s'indigner des cynismes de l'hégémonie. Plus une société moderne est sans alternative, plus elle est cynique. En fin de compte elle ironise sur ses propres légitimations. "Valeurs fondamentales" et faux-fuyants se fondent insensiblement les uns dans les autres. Les gérants de l'hégémonie sur la scène politique et économique deviennent creux, schizoïdes, incertains. Nous vivons sous l'intendance de joueurs sérieux. Si autrefois les grands hommes politiques étaient ceux qui étaient assez "libres" pour devenir des cyniques afin de jouer froidement avec

²² *Ibid.*, p. 25.

²³ *Ibid.*, p. 28.

²⁴ *Ibid.*, p. 30.

²⁵ *Ibid.*, p. 27. Sloterdijk poursuit encore par cette comparaison éclairante : « Psychologiquement, le cynisme des temps présents peut se comprendre comme un cas-limite de mélancolie, lequel parvient à contrôler ses symptômes dépressifs et à rester à peu près capable de travailler. » *Ibid.*

les moyens et les fins, tout fonctionnaire et tout député des derniers rangs est aujourd'hui aussi avisé que Talleyrand, Metternich et Bismarck réunis²⁶. »

Cette généralisation du cynisme est le symptôme d'une société dans laquelle il est devenu impossible de proposer encore une véritable pensée critique à adresser à *partir* d'une position à une autre position en raison d'une disparition de la partition entre pouvoir et contre-pouvoir :

« La question reste entière de savoir qui peut être le sujet du savoir de la crise de légitimation. Qui éclaire et qui est l'éclairé ? Car le cynisme va de pair avec la diffusion du sujet du savoir, si bien que le serviteur du système actuel peut parfaitement faire avec la main droite ce que la main gauche n'a jamais permis de faire. Le jour colonisateur, le soir colonisé ; exploitateur et administrateur de profession, exploité et administré aux heures de loisirs ; officiellement, cynique de la fonction, et en privé, sensibiliste ; de par son service, organisateur, idéologiquement, discuteur ; d'apparence tenant du principe de réalité, en lui-même, sujet de plaisir ; par sa fonction, agent du capital, et par son intention, démocrate ; par rapport au système, fonctionnaire de la réification, par rapport au monde vécu (*Lebenswelt*), réalisateur de lui-même ; objectivement, porteur de destruction, subjectivement, pacifiste ; en soi, déclencheur de catastrophes, pour soi, l'innocence même. Chez des schizoïdes tout est possible, et *Aufklärung* et réaction ne font plus une grande différence²⁷. »

Chez les « intégrés éclairés » dit encore Sloterdijk, « le corps dit non aux contraintes de la tête, et la tête dit non à la manière dont le corps achète sa confortable auto-conservation²⁸ », posant de la sorte les fondements de ce que le philosophe appelle un « statu quo moral ». Tout comme la société dans laquelle il vit, le cynique ne souffre plus d'aucune contradiction. Il en a fait la condition même de sa survie. En d'autres termes, le cynisme a perdu toute emprise sur le monde et est devenu fonctionnel. Contrairement au « cynique antique » que Sloterdijk évoque tout au long de son essai comme un modèle perdu et dont la position hors de toute norme lui assurait un regard insolent sur son temps, le cynique actuel affiche un cynisme qu'il faut comprendre comme le symptôme même de son incorporation à une société. Car son cynisme ne s'adresse plus à la société à partir d'une position marginale (cynique antique). Il n'est plus non plus le seul fait des détenteurs du pouvoir eux-mêmes (l'homme de pouvoir cynique de la modernité). Il est généralisé à l'ensemble de la société et peut ainsi servir le pouvoir à partir de l'intérieur même des masses.

Une pensée cynique du cynisme

Dans une société faite de cyniques modernes – produits de la critique et de l'échec de la critique (on pourrait dire aussi : échec de l'art, de l'éducation, de la raison, de la sensibilité, du savoir, de l'emprise sur le monde) –, la contradiction n'est plus un problème inhérent à une société dans laquelle la parole critique est difficile voire impossible. Elle est la reproduction même de cette société. Dans cette société, le téléspectateur et l'intellectuel de plateau sont des figures qui, le masquant, entretiennent le flux ou le montage absurde : le lecteur de la presse magazine peut apprendre, de semaine en semaine, et s'adapter ; le chroniqueur, sabre au clair, l'assiste dans cette tâche, car il peut commenter tout et son contraire. (Se) donnant l'illusion de réintroduire de la lisibilité dans ce qui est et reste nécessairement illisible, le cynique moderne fournit des éléments de stabilité dans un non-montage dont la seule stabilité est son instabilité même, les « lignes de front changeantes ».

²⁶ *Ibid.*, p. 152-153.

²⁷ *Ibid.*, p. 153-154.

²⁸ *Ibid.*, p. 154.

Dans ces conditions, que peut encore l'intellectuel critique non résigné et désireux de commenter le monde sans adopter la position adornienne du retrait ? Pour le dire autrement : si Sloterdijk suggère que le monde n'offre plus aucune emprise à la critique, comment comprendre alors la critique déployée par le philosophe lui-même ? Une première façon de répondre à cette contradiction entre le constat de l'auteur et son travail de penseur critique, tient en une proposition très simple : le sujet cynique que décrit Sloterdijk correspond en bien des points à l'intellectuel Sloterdijk lui-même.

Dénonçant la chute dans la bâtardise, mais inévitablement bâtard lui-même, marxiste et fossoyeur de l'État-providence, Sloterdijk semble bien être cette figure produite par une époque où la critique est devenue une activité auto-suffisante, stérile et marquée par la contradiction (l'oscillation idéologique). La trajectoire et la pensée de Sloterdijk semblent indiquer en effet que la critique des Lumières tout comme la critique de cette critique conduisent leur héritier à la posture cynique. Autrement dit : Sloterdijk jouerait le jeu d'une autoconservation et d'un maintien dans la société médiatique en assumant sa stérilité critique comme *la* condition même de son existence.

Mais s'il contribue à la reproduction du système critiqué parce qu'il ne peut plus être critiqué, sa position est également indissociable de sa problématisation ; sa pensée de la bâtardise qui fait de lui un réactionnaire aux yeux de ses détracteurs, propose également une problématisation de la réaction. À la fois auteur d'une pensée et objet de cette pensée, Sloterdijk investit de l'intérieur un système qui échappe à toute critique en extériorité. Il est un miroir de la société dans cette société. Il est « le plus terrible parmi les enfants terribles²⁹ ». Cette position contient un noyau critique, car elle permet au philosophe de poser une distinction, une séparation, une « critique » au premier sens du terme, entre le cynique moderne et lui-même. Comprendre ce retour de la pensée de Sloterdijk sur l'auteur lui-même ne va pas sans lui attribuer un certain cynisme, et on touche alors à ce que le philosophe appelle un « cynisme de position » qu'il pratique en quelque sorte « au carré » :

« Sans sarcasme, il ne peut y avoir de rapport sain de l'*Aufklärung* d'aujourd'hui à sa propre histoire. Nous n'avons que le choix entre un pessimisme "loyal" des origines qui fait penser à la décadence, et un irrespect serein dans la poursuite des tâches originelles. Au point où en sont les choses, la fidélité envers l'*Aufklärung* ne se trouve plus, désormais, que dans l'infidélité. Cela s'explique en partie par la position des héritiers qui regardent en arrière vers les époques "héroïques" : ils sont nécessairement plus sceptiques devant les résultats. Être héritier, cela comporte toujours également un "cynisme de position" – les histoires d'héritage du capital familial n'en sont-elles pas la preuve³⁰ ? »

Cette « infidélité » permet de distinguer une dernière fois Sloterdijk d'Adorno. Partant d'une même critique des Lumières, et d'une défiance envers la raison, le second s'auto-préserve (et donc : s'auto-conserve) de la barbarie récente et de ses contemporains en s'extrayant d'une société frappée par une « généralisation de la froideur humaine » avec l'espoir toutefois que « [c]e qui a été pensé de manière prégnante doit être pensé ailleurs³¹. » Le premier en revanche, qui hérite d'une époque sur laquelle la critique n'a pas eu d'emprise, décide de se maintenir dans une société dans laquelle tous les esprits se font désormais les relais d'un échec de la critique. Sauf qu'à la différence de ceux que Sloterdijk appelle les

²⁹ Selon l'expression proposée par Thomas E. Schmidt, « Sloterdijk will selbstverständlich das schrecklichste aller schrecklichen Kinder sein » qui soutient que le paradoxe inhérent à la position de Sloterdijk est le noyau même d'une « Kulturkritik » lucide et autodérisoire. Thomas E. Schmidt, « Söhne ohne Väter », *Zeit Online*, 2014, URL : <http://www.zeit.de/2014/26/peter-sloterdijk-die-schrecklichen-kinder-der-neuzeit>

³⁰ *Ibid.*, p. 29.

³¹ Theodor W. Adorno, *art. cit.*, p. 178.

« héritiers », le philosophe ne détache pas « les époques héroïques » des « résultats ». Il les rejette tous les deux car c'est leur séparation intéressée (visant l'auto-conservation) qui fait du cynique moderne une « fausse conscience éclairée ». Pour reprendre ses termes, Sloterdijk assume en quelque sorte son infidélité jusqu'au bout. Cette position est cynique. Mais elle lui permet encore, malgré la fin de la critique, d'endosser un rôle qui révèle, par la remise en jeu ultime de sa propre capacité critique, par *réaction* – rejet non seulement de la Théorie Critique mais aussi de ce contre quoi elle se dressait, quitte à remonter aux Lumières – et par les réactions qu'il suscite, tel le cynique antique, l'inconséquence même et donc la stérilité du cynique moderne.